

LA CROIX

L'hymne à la vie des engloutis du Kursk

THEATRE. Wladyslaw Znorko signe un spectacle envoûtant, confondant le réel et l'irréel. KOURSK de Wladyslaw Znorko

Paru le: vendredi 13/02/2004

Le 12 août 2000, au matin, le sous-marin nucléaire russe Kursk était victime d'une explosion dans la mer de Barents. Une partie de l'équipage périt aussitôt. Les survivants se réfugièrent dans les compartiments 6, 7 et 8 : 23 hommes sur les 118 à bord. Les autorités russes attendront plusieurs jours avant d'agir. Quand les premiers secours pénétreront dans l'épave, deux mois plus tard, ils ne trouveront que des cadavres.

C'est à ces morts que Wladyslaw Znorko et la compagnie du Cosmos Kolej rendent hommage. Cependant, pour s'appuyer sur les récits de la presse, des rencontres et des témoignages, ce spectacle n'a rien à voir le théâtre documentaire. C'est un théâtre de poète, confondant, en une même rêverie, le réel et l'irréel. L'irréel, ce sont les sous-marinières invoqués comme des fantômes, ombres aux contours qui rappellent les photos sépia des « chers disparus » gravées sur les tombes ; le réel, ce sont les épouses et mères qui attendent leur retour, « babouchkas » à fichus et grosses chaussettes de laine.

Hormis quelques borborygmes ou un communiqué qui s'échappe de la radio, il n'y a quasiment pas de texte. Dans le tohu-bohu de l'univers sonore imaginé par Olivier Martin et la musique créée en direct par Phil Spectrum (qui joue aussi un haut responsable de la flotte à la stature de géant), tout passe par les gestes et les attitudes. Dans le décor constitué d'immenses étagères remplies de pots de verre, l'évocation n'a rien de morbide. Elle se révèle un magnifique hymne à la vie. Sous l'effet du jeu des comédiens rompus à l'univers singulier de Znorko (Nathalie Conio, Patrice Goubier, Florence Masure, Irina Vavilova, Marie Demon, Christophe Croullebois...), un souffle passe en permanence, irradiant les existences jusque dans leurs moments les plus humbles, dans les plus « petits riens » des jours.

En écho au « film amateur » projetant les images des sous-marinières du Kursk, saisis sur le vif, répondent les regards des femmes en attente vaine. Dans le bonheur naïf de l'illusion, comme dans la douleur de l'espoir perdu. « Et maintenant, se lamente l'une d'entre elles, qui me dira que je suis belle ? »

DIDIER MÉREUZE

Wladyslaw Znorko distille un univers de sortilèges.

Paru le: lundi 06/10/1998

Son nom est Wladyslaw Znorko. Il a tout juste 40 ans, mais en paraît à peine 30. Juvénile et en même temps grave, solidement bâti. Longtemps, on l'a comparé au Polonais Tadeusz Kantor. Sans doute parce que son théâtre s'en rapproche dans l'art d'agencer les visions fantasques, de plonger au plus profond de la mémoire pour en faire surgir des bribes de vie qui ramènent le spectateur à sa propre histoire, ses souvenirs. Peut-être parce que, né à Roubaix, Znorko est fils de Polonais.

De fait, quel que soit l'héritage dont il se réclame _ ou qu'on lui attribue _, Znorko est bien le maître d'un univers singulier où les mots comptent moins que les images

lyriques, baroques, laissant place à un imaginaire libre, tout en sensations, en envoûtement.

Avec Alpenstock, il en administre à nouveau la preuve (1).

Centré autour d'un étrange personnage ficelé à un piano, le spectacle traite de la guerre et de l'errance, de la fuite et de l'exil. De Znorko, aussi, bien sûr. Lui-même évoque la figure de son père, une Pologne disparue et rêvée... Mais cette course sur les traces d'une biographie réinventée n'a rien de nombriliste. Au contraire. Dans le tohu-bohu des musiques et des sons habité par une vingtaine de comédiens _ dont Leslaw et Waclaw Janicki, les deux « jumeaux » comparses de... Kantor _, elle prend des allures de voyage extraordinaire, ponctuée de séquences récurrentes, comme celle de la gare et des trains en partance pour nulle part. Ou plutôt pour un monde tout de mystères et de sortilèges. Chacun, pour peu qu'il accepte d'abandonner la raisonnante raison, est invité à s'y perdre, à s'y retrouver.

Didier MEREUZE

(1) Théâtre de la Ville, à Paris. Rens. : 01.42.74.22.77.

FESTIVAL D'AVIGNON 1999

Corrida, soleil de la Sierra Madre. Abandonnant les brumes de l'Europe du Nord et de l'Est, Wladyslaw Znorko invite à l'errance sous le soleil d'un Mexique qui se trouve être celui d'Avignon. Avignon, de notre envoyé spécial.

Paru le: mercredi 28/07/1999

Qui dit Znorko, dit les brumes et les vents, les ciels plombés et les horizons indéfinis. Dit les paysages de bout du monde, comme ceux des environs de Dunquin, ce village aux falaises battues par l'océan, perdu dans les landes d'Irlande, où il vit la moitié de l'année. Dit, encore, le nord de son enfance (il a grandi à Roubaix) mais aussi la Pologne de son père, juif aux éternelles errances traduites dans ses spectacles par des appels incessants aux voyages, aux gares, aux trains en partance pour partout _ c'est-à-dire nulle part... Longtemps son théâtre, tissé d'images fantasmagoriques, a été rapproché de celui de Kantor, employant à l'occasion les comédiens fétiches de ce dernier (les jumeaux Leslaw et Waclaw Janicki dans Alpenstock, en 1998), réveillant dans la mémoire du spectateur des souvenirs d'une Europe orientale autant vécue que rêvée au fil de créations aux titres étranges _ La Petite Wonder, L'Attrapeur de rats, La Cité cornue, Chveik au terminus du monde...

L'histoire d'une « tragédie grecque, comédie mexicaine »

C'est cet univers qu'on pensait, à juste titre, retrouver avec Corrida présenté au cloître des Carmes. Que nenni ! Rompant avec ce que d'autres auraient pris pour habitude, Znorko a traversé les mers pour gagner d'autres continents. L'Amérique centrale très exactement. Le Mexique plus précisément. Là, en même temps qu'il s'attachait à la haute figure de Frida Kahlo, égérie de Trotski et Pasonaria révolutionnaire, il découvrait, en plein coeur de la Sierra Madre, la ville quasi mythique de Catorce, cité jadis prospère, aujourd'hui presque fantôme. Corrida en est né.

L'histoire de cette « tragédie grecque, comédie mexicaine », comme la définit le sous-titre, peut se résumer en une ligne : la quête d'une femme étrangère (elle est grecque !) à la recherche d'un secret indicible au lendemain d'un jour de... corrida. De fait, peu importe l'anecdote, puisque, comme toujours, ce qui compte avant tout ici, c'est la vie qui court.

Mais une vie placée sous le signe du soleil et non plus d'un ciel de grisaille ; une vie marquée du sceau de la chaleur, des couleurs et non plus des froides visions sépia. Une vie, enfin, portée, plus que dans toute autre création de Znorko, par la présence et le jeu des acteurs, au premier plan.

Ils sont cinq qui donnent aux personnages tout leur poids d'humanité savoureuse et croquignolesque, attachante et bouleversante : Emiliano Suarez, le gardien tout en bière et Antonella Mirante, la jeune femme tout en appétit du monde ; Elisabeth Leguillon, la danseuse sur le retour et José Maria Sanchez, tour à tour torero et travesti. Et puis Angelica Ionatos, la « Grecque » au secret qui chante sur une musique de Christian Boissel, lui-même à la tête de la petite fanfare sur le plateau...

Dans l'espace du cloître des Carmes métamorphosé en arènes jonchées de canettes de bière, les images se font joyeuses et belles, revigorantes et drôles, touchantes et graves alors que les mots qui s'échappent en langue espagnole ou autre créent un rapport singulier entre le spectacle et les spectateurs _ certains comprenant le texte, d'autres pas, mais tous se retrouvant dans la poésie du regard de Znorko sur les lendemains de fête, les aubes qui se lèvent, les petits matins, les petites gens.

A la cloche du cloître des Carmes répond le tohu-bohu des bruits de la rue, des pétards et des flonflons pour procession de l'Immaculée Conception, danses d'hommes squelettes, courses de taureau sans taureau. Comme des enfants, on est pris aux pièges des sortilèges.

Didier MEREUZE

Cloître des Carmes. Jusqu'au 30 juillet. Puis en tournée.

Théâtre

La ballade irlandaise d'un metteur en scène français .Aux limites du monde occidental, Wladislaw Znorko vit un exil tranquille à Dunquin. Il y crée La Vie d'un clou, avec les enfants du village. DUNQUIN, de notre envoyé spécial.La machine à rêves de Znorko.

Paru le: samedi 13/10/1997

Il est un village perdu aux confins de l'Irlande occidentale. Il s'appelle Dunquin. Il compte 150 habitants. On y vit de la mer et des moutons. En face, se dresse la masse des îles Blasket aux landes balayées sans cesse par le vent, coupées de hautes falaises où s'écrasent les vagues.

La plus grande de ces îles était habitée jadis par des pêcheurs. Ils étaient encore une vingtaine il y a cinquante ans, sans eau ni électricité, sans église ni cimetière. En 1953, le gouvernement décida de les rapatrier tous sur le continent. Aujourd'hui, la « Grande » Blasket est devenue un lieu d'excursion pour touristes attirés par ses

phoques et sa nature sauvage. Ils débarquent par le ferry quand le temps est au beau _ ce qui est rare. Ils arrivent de Dunquin justement.

Composée de hameaux dévastés par la « grande famine » qui coûta plus de la moitié de sa population à l'Irlande au siècle dernier, la bourgade, haut lieu des traditions gaéliques, vit comme à l'écart du monde. Pas de centre-ville, pas d'industrie. Pas de poste ni de commerce non plus. L'eau et l'électricité sont aléatoires _ ainsi quand la ville toute proche de Dingle allume ses arbres de Noël, les Dunquinois fêtent-ils le réveillon aux bougies...

L'unique

point de rencontre

Le climat est rude. La vie tout autant. Sous un ciel souvent plombé par la brume, une même lumière sourde éclaire le jour, que l'on soit le printemps ou l'hiver, l'après-midi ou le matin. Pour se réchauffer, on se réunit au pub Kruger, fondé par une haute figure du nationalisme d'avant-guerre _ Maurice Kinnavagh, qui choisit le nom de Kruger en référence au président des Boërs en guerre contre les Anglais. Ouvert jusqu'à minuit et plus, l'établissement est l'unique point de rencontre. Outre des documents sur l'histoire de la région et de l'Irlande, on y trouve des plaques et des photos célébrant les deux films qui furent tournés sur place : Far and away, avec Tom Cruise (1992), et La Fille de Ryan, (1970), avec Robert Mitchum, Sarah Miles, Trevor Howard...

C'est là, qu'au soir du 21 septembre, on est venu fêter la première de La Vie d'un clou, un spectacle créé avec les enfants de Dunquin sous un chapiteau installé en face, tout exprès. Le metteur en scène est français _ Wladislaw Znrko.

Né à Roubaix en 1958, domicilié avec sa compagnie du Cosmos Kolej à Lyon, ce fils d'immigrés juifs polonais est arrivé à Dunquin un peu par hasard. C'était en 1993, à la suite d'une tournée. Débarquant en Irlande, il a décidé de s'y établir après le « choc », comme il dit, de la découverte d'une autre rythme de vie, d'autres rapports avec les gens _ « d'un sentiment vrai de fraîcheur, d'humanité quotidienne », insiste-t-il. Un ami libraire irlandais lui a conseillé le Kerry. Peu après, on lui a indiqué, à Dunquin, une maison libre enveloppée de fuchsias sauvages au bout d'un chemin que traverse un torrent... Depuis, il y vit six mois sur douze.

Les bras chargés

de cadeaux

« Au début, explique Znrko, les gens du village pensaient que je ne resterais pas. Au bout de trois mois, ils ont dû se rendre à l'évidence. Le soir du 31 décembre, ils ont tous débarqué chez moi à l'improviste, les bras chargés de cadeaux, pour fêter la nouvelle année. Ils sont restés jusqu'au matin ! »

Le projet du spectacle est né un peu plus tard. Il y a deux ans, exactement. « C'était au mois de février, se souvient-il, l'un des plus durs, les plus redoutés. J'étais découragé. En allant chercher mon courrier, j'ai croisé des enfants. Ils étaient tête nue. Ils riaient, sans se soucier de la grêle et du vent. J'ai eu envie de travailler avec eux, d'avoir un échange, de leur parler du pays de mon enfance. »

Perplexes au début, les adultes ont fini par se laisser entraîner. A commencer par Mairin Ni Bhroin et Micheal O' Dubhshlaine, les deux instituteurs de la petite école fermée en 1970, puis rouverte trois ans plus tard sous la pression des parents partis manifester jusqu'à Dublin au nom de la défense du gaélique, enseigné ici comme première langue...

« Ils comprennent

tout »

« Pour les enfants, c'est une expérience extraordinaire, s'exclame Mairin. Ils sont une vingtaine dans l'école. Ils ont de 6 à 12 ans. Ils sont sensibilisés au théâtre depuis longtemps. Tous les ans nous organisons un spectacle. Nous avons même gagné des concours. La Vie d'un clou est l'occasion de passer à un stade professionnel. Et puis, avec les tournées, il y a la perspective des voyages ! »

De fait, à peine le chapiteau posé le 5 septembre, les répétitions ont commencé. Si les plus jeunes des enfants se sont contentés de regarder (« Ils sont trop petits », soupire Mairin), tous les autres ont été invités à participer au spectacle (« Il n'était pas question d'en priver un seul ! » lance-t-elle). Treize en tout, âgés de 8 à 12 ans et répartis en équipe jouant par roulement, La Vie d'un clou ne comportant que cinq rôles pour eux. A l'école de 9 h 30 à 15 h, ils ont répété tous les jours de 17 h à 19 h avec Znorko et les comédiens du Cosmos Kolej. Un « amateur » de Dunquin à belle barbe blanche _ Colm O' Bric _ a été aussi engagé... Pendant tout ce temps, Mairin et Micheal, l'autre instituteur, ont été toujours présents. « Ce qui est magnifique avec les enfants, reprend Znorko, c'est qu'ils comprennent tout. Ils n'ont pas à désapprendre. »

Le soir de la première, le chapiteau était plein. C'était l'événement _ le second de l'année, après le baptême des bateaux. Au pub Kruger, la Guinness a coulé à flots.

« Ici, dit Znorko, tout prend une autre valeur. J'ai l'impression de combler le trou laissé à Dunquin par un homme « manquant » ». Un homme comme son père qui avait abandonné son village natal en Pologne pour fuir l'invasion allemande et n'est jamais revenu de son exil, laissant une place à jamais vide... Puis, changeant soudainement de sujet, il ajoute : « Maintenant, j'attends la tournée. J'ai hâte de voir les enfants à l'aéroport avec des habits et des sacs neufs. A Dunquin, les gens ont l'habitude de dire : « Ce qui est bien n'est pas pour nous. On est au bout du monde. »

Didier MEREUZE

La machine à rêves de Znorko.

paru le : samedi 13/10/1997

La ballade irlandaise d'un metteur en scène français .Aux limites du monde occidental, Wladislaw Znorko vit un exil tranquille à Dunquin. Il y crée **La Vie d'un clou**, avec les enfants du village. DUNQUIN, Révélé au milieu des années 80 avec des créations comme La Petite Wonder, Les Saisons, d'après Maurice Pons, L'Attrapeur de rats, Wladislaw Znorko, affirme un univers singulier qui fait du théâtre une machine à rêves, tout en sensations et en envoûtement. On l'a vu, ces dernières années avec Le Traité des mannequins, Chveik au terminus du monde, Ulysse à l'envers, De la maison des morts, d'après Bruno Schulz. On peut le revoir avec La Vie d'un clou, spectacle-poème sur

l'absence, l'abandon et l'attente, inscrit profondément dans cette terre perdue d'Irlande où il a été créé, avec ses landes et ses îles au bout du monde, au bout du temps.

Inutile de raconter l'histoire. Il n'y en a pas. Tout juste une trame : dans une école abandonnée, cinq enfants guettent le retour des parents chers. Leur nuit est propice à l'irruption de tous les sortilèges, des fantômes, des sorcières aux allures de pantins. Aux insomnies, aussi, et aux visions fantasques qui jaillissent en même temps que la lumière par les jours laissés entre les planches disjointes du décor.

Dans le tohu-bohu de la mer et du vent, des voitures et des trains invisibles en partance pour nulle part, les mots se font rares, réduits à quelques phrases récurrentes (« Je reviens dans cinq minutes ») comme les images (le bébé que l'on berce, les cartes postales qu'on consulte). Une magie naît, étrange, portée par le regard des enfants qui se vide peu à peu, adultes avant l'âge au terme cette vaine attente. Cheveux blonds, visages d'anges face aux trois comédiennes sorcières (Antonella Amirante, Elisabeth Ernoult, Mary Jordan) et leur comparse irlandais (Colm O'Bric), ils semblent se refermer sur un « ailleurs » insaisissable. On pense à Beckett. On pense aux héros du roman de William Golding, Sa Majesté des mouches, princes d'un royaume d'où toute innocence a fui...

D. M.

En tournée à Forbach les 6 et 7 novembre, Marseille du 12 au 15, Limoges du 25 au 28, Lyon du 4 au 13 décembre, La Vie d'un clou ne sera pas présentée à Paris, faute de lieu pour l'accueillir. Qui saura y remédier ?

OPERA

SOUVENIRS DE LA MAISON DES MORTS. DOSTOÏEVSKI. A Nice, les rigueurs d'un bagne sibérien. Le dernier opéra de Leos Janacek, « De la maison des morts », remonté dans sa version originale.

Paru le: mardi 27/03/1996

S'inspirant de Souvenirs de la maison des morts de Dostoïevski, le compositeur tchèque Leos Janacek conçut son dernier opéra, De la maison des morts, comme une oeuvre concise où s'entrecroisent les destins de prisonniers envoyés au bagne en Sibérie.

Dans un univers d'une grande dureté, où la misère et la violence au quotidien n'interdisent pas l'amitié ni l'espoir, trois ou quatre déportés racontent ce qui les a conduits en prison, sous le regard d'impitoyables gardiens.

Cette partition sans concessions, sombre et pourtant d'un profond lyrisme, avait connu sa création française _ et en français _ voici trente ans à Nice dans une mise en scène de Pierre Médecin. Successeur de ce dernier, Jean-Albert Cartier, encore en poste pour un an et qui n'a semble-t-il pas des rapports très sereins avec la municipalité niçoise, a décidé courageusement d'y remonter De la maison des morts dans sa version originale tchèque.

Pour ce faire, Cartier a convoqué une distribution remarquable où les principaux rôles sont tenus par de chanteurs-acteurs formidables, aux voix puissantes et à

l'engagement total, comme Ian Blinkhof, Kim Begley, Riccardo Cassinelli ou David Barrell, hallucinant dans le monologue de Siskov, tous portés par un orchestre de Nice incandescent et par la direction sans faiblesse de Richard Armstrong.

Mais, surtout, cette production permet à Wladislaw Znorko, jeune metteur en scène inconoclaste et inventif (La Cité Cornu) de faire ses débuts à l'opéra. Imaginant une usine oppressante _ le bagne est une sorte de chaufferie géante à mi-chemin de Metropolis et d'une aciérie des années 30 _, évidemment transposée sous le régime stalinien qu'évoque avec prémonition le livre de Dostoïevski, Znorko accumule les situations fortes, les tensions éprouvantes.

Des images sinistres qui n'évacuent pas une certaine tendresse pour ces loques humaines chantant tout le désespoir des damnés de la terre. Un spectacle accompli que l'on devrait revoir ultérieurement à Rouen et Caen.

Jean-Luc MACIA

(A Nice)

Dernière représentation le 28 mars à 20 h. (Tél. : 93.85.67.31.)

OPERA

paru le : mardi 27/03/1996

SOUVENIRS DE LA MAISON DES MORTS. DOSTOIEVSKI. A Nice, les rigueurs d'un bagne sibérien. Le dernier opéra de Leos Janacek, « De la maison des morts », remonté dans sa version originale.

Paru le: mardi 27/03/1996

S'inspirant de Souvenirs de la maison des morts de Dostoïevski, le compositeur tchèque Leos Janacek conçut son dernier opéra, De la maison des morts, comme une oeuvre concise où s'entrecroisent les destins de prisonniers envoyés au bagne en Sibérie.

Dans un univers d'une grande dureté, où la misère et la violence au quotidien n'interdisent pas l'amitié ni l'espoir, trois ou quatre déportés racontent ce qui les a conduits en prison, sous le regard d'impitoyables gardiens.

Cette partition sans concessions, sombre et pourtant d'un profond lyrisme, avait connu sa création française _ et en français _ voici trente ans à Nice dans une mise en scène de Pierre Médecin. Successeur de ce dernier, Jean-Albert Cartier, encore en poste pour un an et qui n'a semble-t-il pas des rapports très sereins avec la municipalité niçoise, a décidé courageusement d'y remonter De la maison des morts dans sa version originale tchèque.

Pour ce faire, Cartier a convoqué une distribution remarquable où les principaux rôles sont tenus par de chanteurs-acteurs formidables, aux voix puissantes et à l'engagement total, comme Ian Blinkhof, Kim Begley, Riccardo Cassinelli ou David Barrell, hallucinant dans le monologue de Siskov, tous portés par un orchestre de Nice incandescent et par la direction sans faiblesse de Richard Armstrong.

Mais, surtout, cette production permet à Wladislaw Znorko, jeune metteur en scène inconoclaste et inventif (La Cité Cornu) de faire ses débuts à l'opéra. Imaginant une

usine oppressante _ le bain est une sorte de chaufferie géante à mi-chemin de Metropolis et d'une aciérie des années 30 _, évidemment transposée sous le régime stalinien qu'évoque avec prémonition le livre de Dostoïevski, Znorko accumule les situations fortes, les tensions éprouvantes.

Des images sinistres qui n'évacuent pas une certaine tendresse pour ces loques humaines chantant tout le désespoir des damnés de la terre. Un spectacle accompli que l'on devrait revoir ultérieurement à Rouen et Caen.

Jean-Luc MACIA

(A Nice)

Dernière représentation le 28 mars à 20 h. (Tél. : 93.85.67.31.)

Le Traité des mannequins de Bruno Schultz.
paru le : jeudi 14/03/1997

Le théâtre de Znorko, c'est celui des voyages immobiles dans des trains imaginaires. Celui qui emporte en des terres lointaines qu'on n'a jamais connues et qui pourtant semblent proches à chacun. Celui des fantômes éternels qui se réveillent _ juifs errants et autres. Témoin, cette adaptation très libre de l'oeuvre du Polonais Schultz. Enfermés dans une maison aux murs qui ne sont que fenêtres autour desquelles les spectateurs déambulent, les comédiens s'ébrouent sur le mode d'une chronique des nuits et des jours scandés par les mouvements obsessionnels et répétitifs. Dans une atmosphère stridente, tout un petit peuple s'agite entre vie et rêve, comme surgi d'une vague Mitteleuropa _ soldats, hommes en habits, femmes à lourdes robes, servantes en camisole... Il se peut qu'au sortir du spectacle, on ne sache pas très exactement ce que l'on a vu. Peu importe. Dans la magie du son et des images, le charme agit. L'envoûtement est là.
Cité internationale à Paris. Tél. : 01.41.32.26.10.